

de dormir sous le toit du baron de Rotemberg. Dans quelques semaines, je repasserai par ici, et je vous promets de m'arrêter chez vous une heure ou deux, pour renouveler connaissance.

— Et alors, répondit le garde, j'espère que notre fille adoptive pourra vous remercier elle-même de l'immense service que vous lui avez rendu ce soir. Le voyageur dit adieu à Gaspard, et s'enfonça de nouveau dans la forêt.

Se rappelant la direction qu'il avait suivie en apportant la jeune fille à la chaumière, il n'eut aucune difficulté à trouver son chemin. En passant sur la scène du combat, il pensa à celui des hommes qu'il avait couché par terre ; il le cherche, mais inutilement. Il en conclut que le misérable n'était qu'étourdi, et qu'ayant repris connaissance, il s'était enfuit. L'étranger se hâta de regagner la route, où son cheval s'amusa à brouter l'herbe du fossé ; et, montant en selle, il poursuivit son chemin du côté de Rotemberg.

## II

### Comment l'étranger fut accueilli au château de Rotemberg.

Au bout de vingt minutes de marche, les hautes tours de la forteresse commencèrent à se dessiner, aux rayons de la lune, sur la teinte sombre du ciel. Peu à peu, à mesure que l'étranger approchait, elles prirent à ses yeux la forme solennelle et imposante d'un vaste château fortifié. Les sommets de ces larges masses de maçonnerie resplendissaient d'un éclat grisâtre, tandis que leur base était entourée d'une profonde obscurité.

La forêt s'étendait jusqu'à l'aile droite de l'édifice, dont une portion était ainsi bordée de chênes puissants qui semblaient en état de défier le temps, comme les vieux murs gothiques eux-mêmes, et de la tour centrale jusqu'à cette extrémité, regnait un feuillage si épais, que pas une lumière n'apparaissait par les fenêtres hautes et étroites. Du côté de l'aile gauche, au contraire, on voyait courir des lumières, qui, toutefois, ne servaient qu'à faire mieux ressortir la sombre grandeur de l'édifice, qu'entourait un large fossé plein d'eau, où se réfléchissaient les rayons de l'astre.

Le chemin devenait plus large et plus commode, à mesure qu'on approchait du pont-levis, jeté comme une masse sombre sur la rivière.

En arrivant au bord du fossé, le voyageur souffla dans une corne suspendue par une chaîne à un poteau. Le guichet de la grande porte s'ouvrit aussitôt, et un gardien de taille athlétique apparut sur le seuil.

— Qui êtes-vous, étranger ? interrogea-t-il.

— Je demande l'hospitalité jusqu'à demain, lui fut-il répondu. Je voyage pour le service du roi Frédéric, et je suis porteur de lettres attestant que je suis spécialement chargé d'une mission, par ce souverain.

— Le baron de Rotemberg est absent, en ce moment, répondit le gardien d'un ton respectueux, mais son fils, M. Rodolphe, vous recevra à sa place. Que dois-je lui annoncer ?

— Je me nomme Henri de Brabant, et j'ai gagné les éperons d'or dans la guerre contre les Turcs.

— Entrez, M. de Brabant, dit le gardien en ouvrant toutes grandes les portes du château. Nous devons dire, toutefois, que, dans son fort intérieur, le soldat se demanda avec étonnement, comment il se faisait qu'un homme d'un tel rang et qui servait le roi Frédéric, voyageât seul et sans aucun serviteur.

— Mes deux pages, dit le chevalier en mettant pied à terre dans la cour du château, et en devinant, sans doute, la pensée du gardien, mes deux pages viendront me rejoindre ici demain. Ils sont restés derrière, pour remplir certaines commissions dont je les ai chargés.

Un domestique, que le gardien appela, emmena le cheval, et Henri de Brabant fut conduit dans un vestibule spacieux, qu'éclairait une lampe massive suspendue au plafond. A l'autre extrémité, étaient de hautes portes gothiques donnant évidemment entrée dans la chapelle ; et de chaque côté, apparaissait un large escalier. Le gardien mena Henri de Brabant par l'escalier communiquant avec cette partie des bâtiments qui étaient à gauche de la tour centrale, et, une fois arrivé au premier étage, le chevalier passa par plusieurs corridors. Enfin, son guide ouvrit une porte et annonça : « Le chevalier Henri de Brabant ! »

L'appartement dans lequel l'étranger fut introduit était spacieux, bas et d'un style d'ameublement dont la sombre grandeur s'accordait parfaitement avec l'aspect général de l'ancienne forteresse. Sur une table placée au centre, étaient des flacons de vin, des coupes, et plusieurs assiettes chargées de fruits. Mais il n'y avait dans cet appartement qu'un très-beau jeune homme, qui marchait à grands pas, et dont l'agitation paraissait extrême.

Toutefois, à l'arrivée du chevalier, ce jeune homme se hâta de chasser les ombres qui obscurcissaient son front, et prenant son air le plus agréable, s'avança au-devant de l'hôte qu'on lui annonçait.

Mais aussitôt que Rodolphe, — car c'était lui, — aperçut à la clarté de la lampe suspendue au plafond la figure du chevalier, il tressaillit et pâlit, en proie à l'étonnement et à la rage. Toutefois il sut imposer silence à ses sentiments assez vite pour que son hôte ne remarquât pas l'étrangeté de ses manières, et il salua le chevalier en lui disant de sa voix la plus agréable : « Soyez le bienvenu, Monsieur Henri de Brabant. »

— Vous me pardonnerez, j'espère, la liberté que je prends de venir ainsi vous demander l'hospitalité, observa le chevalier ; mais j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas, pour une nuit, un asile, que, dans mon pays, l'on se fait un devoir d'offrir aux voyageurs.

— Dieu me garde de méconnaître les obligations qui nous sont imposées par notre sang, répondit Rodolphe. Je regrette seulement que mon père ne soit pas là pour vous recevoir comme vous méritez de l'être ; mais il est, en ce moment en route pour Prague.

— C'est aussi là que je me rends, ajouta Henri de Brabant. J'ai l'honneur de servir Sa Majesté le roi Frédéric, et je suis chargé par lui d'une mission secrète et importante. Je serai enchanté si vous vouliez me confier une lettre pour remettre à votre noble père, que je rencontrerai, sans doute, dans cette ville.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, dit Rodolphe, et quoi qu'il y ait à peine quelques jours que mon père soit parti, je profiterai de votre offre pour lui donner des nouvelles de ma santé, et me recommander à son souvenir.

Les domestiques entrèrent alors, apportant le repas du soir, qu'ils servirent sur la table, et tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, Rodolphe et le chevalier continuèrent à causer sur différents sujets.

Le fils unique et héritier du baron de Rotemberg, était grand, bien fait, et incontestablement beau ; mais ses yeux, larges, noirs, d'un éclat extraordinaire, avaient une expression désagréable. Il aurait été difficile, peut-être, de définir en quoi ils étaient déplaisants ; toujours est-il quand ils se fixaient sur quelqu'un, ils produisaient une sensation mystérieusement pénible, et faisaient naître dans l'esprit une sorte d'inquiétude vague.

Son teint était clair-olive, ses lèvres rouges et épaisses trahissaient ses appétits sensuels. Il avait le front bas, et ses sourcils se contractaient facilement, sous l'influence d'inquiétudes perpétuelles. Ses cheveux noirs, un peu gros, frisaient naturellement. Ses dents blanches étaient parfaitement rangées.

Ses manières étaient quelque peu froides et hautaines : pour ses inférieurs il se montrait toujours impérieux, souvent despotique, et les obstacles le mettaient dans une colère qui ne connaissait point de bornes. Vindictif à l'excès, il ne pardonnait jamais, beaucoup moins encore une injure. Sachant, quand il le fallait, maîtriser ses emportements, il était habile à prendre un air amical vis-à-vis de ceux contre lesquels il nourrissait les sentiments les plus haineux.

Tel était Rodolphe de Rotemberg, fils unique et héritier d'une fortune immense.

Quelque fût la cause qui l'eût fait tressaillir en reconnaissant les traits de Henri de Brabant, il n'en laissa rien paraître, et dissimula ses sentiments sous les dehors d'une franchise et d'une généreuse courtoisie.

La table fut couverte de mets et de fruits avec un luxe et une abondance dignes du baron de Rotemberg, et tels que, de nos jours, on aurait peine à en concevoir de pareils.

L'appétit du chevalier de Brabant s'était aiguisé par une longue marche, et il fit honneur au repas qu'on lui servit.

(A continuer.)